

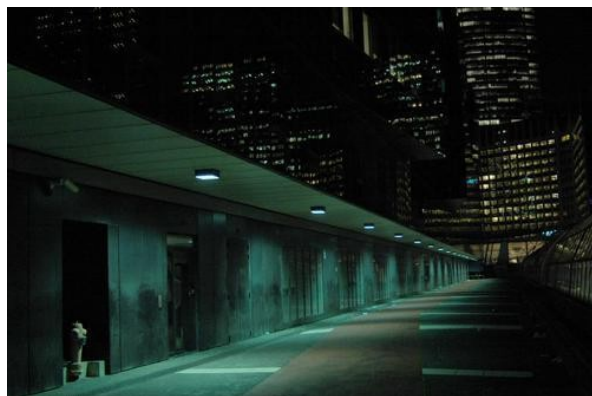
paPier peint

Soustraire le nécessaire, ajouter le superflu.

J'ai mis en place un nouveau détour, www.ruedespromenades.com. Ca m'a tenue loin de vous quelques semaines de plus. La lumière du printemps se faufile, toute droite, jusqu'au fond de ma cave. Je vais en sortir bientôt et, pour reprendre les termes de Zoé, ça va faire mal.

Cha

La Défense selon Gatién



<http://24552214552221147136.over-blog.com>

Venus de l'Inconnu figés
Ils attendent peut-être un signal
De leur créateur ce fou d'au-delà
Ce passeur d'un autre monde
Sans domicile fixe ils s'imposent
S'incrument dans notre mémoire
Hommes-machines femmes-machines
Couples inconnus de l'absolu du rêve
Elles et ils nous hantent hors du siècle
De notre raison jusqu'à la déraison

Paul Gilles

[J'admire Chirico parce qu'il nous a donné l'idée, parce qu'il a revivifié notre espérance de la ville d'éternité à laquelle peut-être nous n'atteindrons jamais.

René Crevel 1924]

A propos de l'exposition des œuvres de Giorgio De Chirico du 13 Février au 29 Mars, Musée d'Art Moderne

Poésie

Air polyéthylène

J'écris avec l'esprit graphite
C'est la raison du silence
Programme du système versatile
Entre temps, la combustion du vent
Avec les jardins aussi chers à tes yeux.
Tu pleures d'une manière prétentieuse,
T'évanouis dans la course des mégotiers
Et Oh ! Ah !
Même les os ne te connaissent, l'eubolia.
Mes doigts parcourent le clavier
Ronronnement d'un chat électrique
Sot pour ouvrir les rideaux
Et faire paraître la lumière qui te chauffe
Ouvre-toi bien aux mégotiers,
Épargne-moi le marasme
De tes arbres plastiques.

Nicolas Folch

Quand Giorgio rêve

Hommes et femmes comme machines
Outils d'une autre vie
Immobiles et menaçants parfois

J'attends

J'attends quelqu'un,
j'attends quelqu'un, mais je ne sais pas qui,
j'attends quelqu'un d'autre.
J'attends peut-être un chat ou peut être un zombie,
j'attends,
j'attends quelqu'un, mais je ne sais pas qui,
j'attends,
j'entends la musique de mon frère qui fait fuir les gens.
J'attends devant une porte noire,
j'attends.

Sarah Lempert

Le temps a passé

On sait le temps a passé, mais on ne sait pas quoi,
l'attente n'a plus la saveur des romances,
le long des berges vivace et folle la foule
le regard croisé des pierres
c'était hier.
Une envie de boucler à même la place,
hasard apposé sur la plaque, je m'en vais, défaut de l'histoire.
Comment suis-je arrivée là ?
Dans le sol de mon récit le tournoiement des vers.

Je mêle aux pauvres souvenirs le cri de l'insensé,
je cherche lieu, peut être la clarté, l'eau au bord de l'eau,
les terres précipitées en trombe, le plasma jaune et le
pourpre éclatant des arbres de Judée.
Mais le temps n'est plus celui de la clameur,
partir là où on est de la tête aux pieds, dans les miroirs
des images,
penser à ne plus penser au temps passé,
débarquer, débarquer.

Premier moment

Je ne suis pas loin, la nuit neigeuse pousse de l'autre côté.
Dans les rues, à l'approche des rendez vous mécaniques
ou tendres, l'autre se fait visage :
deux gouttes d'eau au bord des yeux,
le trésor abandonné à ceux qui passent.

Corinne Haddad

Une vagabonde enchantée

Antonin Artaud écrivait en 1931 : « Je regrette de vivre
dans un monde où les sorciers et les devins se cachent
et où il y a d'ailleurs si peu de vrais devins ». Remplacez
le mot « devins » par « poètes » et vous comprendrez
que le même regret doit s'appliquer aujourd'hui à ce
désert où nous cherchons en vain à vivre au soleil du
rêve. C'est pourquoi la chance de rencontrer Laurine
Rousselet est un vrai réconfort. Les premiers vers de
son recueil *Séquelles* nous accrochent déjà : « Ecorchée la
voix hors de soi née de souches / sous un ciel de
convulsion ». Ou encore : « d'aussi loin l'impossible
tension des vents / implorant / nos yeux confondus ».

Dans son prologue à *El Respir*, recueil bilingue
français/catalan, Bernard Noël dit : « L'écriture de
Laurine dévale la pente de la page en multipliant éclats,
brisures et grenailles. » Et il ajoute : « Alors, vient la
sensation d'avancer dans un univers enfin libéré de
l'angle droit (et raisonnable) et de la fatalité de la ligne
parc que le vers est le fragment d'une cassure dont les
arêtes griffent l'espace de la langue pour le mettre à cru
et à nu ». On ne saurait mieux dire.

Les textes en prose de Laurine Rousselet sont tout aussi
bouleversants. Elle a écrit *L'Été de la trente et unième*, par
exemple, au moment où elle venait d'atteindre cet âge.
Et, en confidence, elle-m'a dit : « Ces quelques mots de
chair pour dire combien l'écrit du corps est partout ». Dans
la préface Marcel Moreau explique : « Laurine
Rousselet fait sa révolution, mine de rien, mine de tout
si l'on songe à l'inépuisable veine qu'elle ouvre dans le
gisement langagier. » Et encore : « Sa révolte,
somp tueuse, commence à faire date dans l'histoire,
toujours contrariée, du désir qui vient à la Femme
d'occuper sa vraie dimension, ainsi que le voudrait ce
qu'elle comprime, en ses entrailles, d'arts inter-utérins,
cette démesure-là, encore bien ignorée, en attente d'une
délivrance ».

L'Été de la trente et unième est un roman d'amour, mais de
solitude. Laurine dit qu'il s'agit d'un « faux journal »,
mais on ne s'y trompe pas. On le lit avec peine, c'est-à-
dire le cœur battant, comme jamais. Il est daté de
Veules-Ies-Roses jusqu'à Paris, en passant par Woods
Hole, Zurich et Saint-Aubin sur Mer. Quel périple de

sensations intimes ! On ne peut oublier les dernières
phrases de ce roman trop vécu : « Je jette ce journal au
feu. Qu'il reflète la blessure. Celle qui souligne la voix
portée par le désert qui ne glace la peau qu'une fois la
nuit tombée... » Laurine Rousselet écrit, j'insiste, à
chair vive, ce qui explique sa filiation avec Antonin
Artaud.

Cette poétesse rare est une « vagabonde enchantée » qui suit
en effet en ce moment les traces d'Artaud au Mexique
auprès des Tarahumaras. Vagabonde? C'est normal,
puisque avec sa fille Amalia – qui, dit-elle joliment, « vit
la liberté du devenir » – elle rêve désormais à Brest.
Bon vent, Laurine !

Paul Gilles

[Poésies : *L'Ange défunt* (Ill. d'Hubert Haddad, éd. Alain
Lucien Benoît, Rochefort-du-Gard). *Tambour* (éd.
Dumerchez, Paris). *Mémoire de sel* (Français-Arabe, trad.
Abed Azrié, Centre Régional des Lettres de Basse-
Normandie). *Séquelles* (éd. Dumerchez). *El Respir*
(Français-Catalan, trad. Manuel Costa Pau, éd. Uibres
deI Segle, Gaüses, Espagne). Prose : *L'Été de la trente et
unième* (récit, éd. L'Atelier des Brisants, Mont-de-
Marsan). *Au Jardin de la chair cernée* (livre d'artiste, ill. de
Thieny le Saëc, éd. La Canopée). *La Mise en jeu*, suivi de
Les Torches, (éd. L'Atelier des Brisants, Mont-de-Marsan,
à paraître en 2009). *Amaliamour* (livre d'artiste, gravures
d'Albert Woda, éd. De l'Eau, à paraître en novembre
2009). *Artaud/Izquierdo* (essai, éd. L'Atelier des Brisants,
Mont-de-Marsan, à paraître en 2009).]

Fatras délicieux

Recueil d'aphorismes douteux

On ne dirige pas le monde sans le simplifier au
maximum, sans claironner une fois assis sur le trône du
pouvoir qu'on tient sa légitimité du fait de son
universelle compréhension des enjeux mondiaux, et de
la connaissance exhaustive des problèmes de ses
habitants. Ce discours n'est pas une conséquence, mais
une cause. Pour se prétendre apte à régner, il faut
préalablement avoir simplifié le monde. C'est le travail
ancestral des bourgeois, et avant eux des nobles et des
ecclésiastiques. Au bout des simplifications jaillit la
« mission divine ». La simplification ultime.

Les bourgeois légitiment leur permanence par de
l'injustifiable, c'est là leur unique talent : s'offrir comme
élu, pour citer Paul Nizan. En même temps, personne
n'est sensible à la subtilité tant qu'elle ne se déguise pas
un peu, voyez La Fontaine, alors...

Les seuls problèmes insolubles sont ceux où l'on se
noie. Vlan !

Zo

Le Mirador

Par Zo

Chapitre 3

Nouvel été.

Le temps ne comptait plus, il était découpé en tranches
variables séparant les livraisons de ses nouveaux films.
La difficulté était qu'ils n'apparaissaient jamais à la
même adresse internet, c'était totalement aléatoire. Il

fallait fouiller de longues heures l'harlequin lubrique des sites avant de la reconnaître enfin, souvent juste grâce à un bout de peau, un morceau de genoux ou une mèche de cheveux. Les petites cases n'étaient pas des portraits robots fiables, juste des fenêtres sur une scène, des « vignettes », alors on y reconnaissait souvent rien du tout, et au moins une fois sur trois, l'image en question ne renvoyait même pas au bon film ni au bon site. C'était laborieux, donc frénétique.

J'avais, à la fin de l'été, 26 petits films d'elle.

Le dernier était une sodomie.

Je ne sais pas quel sentiment fut le plus fort : la déception de la voir se plier comme toutes les autres dindes aux tortures anales d'Appollon démesurés, dans une surenchère inhérente au métier, ou bien la joie grandiose de la voir enfin se livrer à moi dans toute son intimité, après plusieurs mois de minauderies exquises. J'étais admirablement partagé, et cette gêne et cette joie était deux pôles conquérants, deux moteurs avides, l'un de l'autre s'entraînant toujours plus haut.

J'avais compris son jeu, je lisais en elle, chacun de ses atomes me parlait avec clarté, je comprenais ses sourires, ses cris, ses mots dits comme du chewing-gum.

Elle ne me la faisait pas.

Je n'ai pas une seule fois vu un de ses partenaires faire mine de la comprendre, mais moi je savais, et c'était si simple... Son esprit était ailleurs, elle jouait un rôle, et, là où son âme vagabondait, je l'y attendais.

C'était tellement troublant que j'en perdis l'appétit. Je ne dormais plus.

Elle était sous mes paupières, sous ma chemise. J'avais le gland gercé à force de communions. Parfois elle était bronzée – elle avait dû partir en vacances, parfois elle était moins ronde, ou plus ronde, en fonction du jour, de l'heure et de la saison du tournage ; météo que j'étais seul à savoir lire derrière le décor de toc blanc.

Elle vivait derrière l'écran, rien de sa vie ne m'était inconnu, car je voyais tout de la mise en scène. Aucune place pour l'imagination. Nos vies étaient en suspend tant que le petit logiciel de téléchargement ne l'allumait pas pour moi. Nous n'avions pas besoin de parler. Nous étions démons et exorcistes.

Je retournais aux champs. J'étais une machine agricole et rien de plus dans ce monde.

Un soir où l'alcool fut trop fort, mon père tomba raide dans la cuisine. Deux heures après il était mort, « de sa belle mort », dira un des pompiers. Quatre jour plus tard l'enterrement était consommé, le bleu de travail remis. Nous avions du temps à rattraper.

La vie avec mon frère devint véritablement cauchemardesque. Seul maître à bord, sincèrement bouleversé par la mort du père, il se transforma en tortionnaire aveugle, borné, violemment intransigent. Comme si la terre trop de fois retournée devait recracher le cadavre du vieux à force de sudation. Jamais le travail ne fut plus éreintant, long et pénible, jamais les levers ne furent plus matinaux et les couchers plus nocturnes. En fait, c'était une guerre contre le temps que menait mon frère, une guerre contre le temps

qui ne serait pas passé à travailler, et qui donc serait « gâché ».

C'était une guerre à la vie.

Très vite nos rapports se dégradèrent. L'alcool, que j'avais commencé à consommer de manière régulière pour tenir l'astreinte des charges et devoirs de la ferme, n'aida pas l'histoire... Dans le fond je n'étais pas non plus très diplomate... Je ne l'ai jamais été. Pas plus que je n'avais jamais été très sérieux dans mes études, ni très bûcheur à la ferme. On n'était pas vraiment de parfaits opposés, avec mon frère, juste deux médiocrités incompatibles, rien de plus.

Un soir, il me ficha un violent coup de poing au ventre, *comme ça.*

Jamais il n'avait été aussi violent. Je tombai, le souffle coupé, l'estomac rempli d'acide. L'alcool remonta dans mes narines après avoir rongé le cordage de mes veines, une à une. Je toussai, crachai, bavai un fluide brûlant. Mon frère sortit du placard de la salle à manger le fusil de famille et le pointa dans ma direction.

« Tu crois que je sais pas ce que tu fiches là-haut ?! Tu passe ta vie à te branler devant des putes, voilà ce que tu fais ! Des putes ! Papa a fait une belle connerie en t'achetant cette merde, mais maintenant c'est moi qui décide, crois moi ! Maintenant tu vas te mettre à travailler pour de bon, et arrêter de faire tes saloperies dans ta chambre, tu m'entends ? »

A quatre pattes, les yeux piquetés de trous noirs, mon horizon se limitait à mes mains cramponnées sur la tomette *papierdeverrisée.*

« Tu m'entends ? » répéta mon grand frère. Je levais la tête. Il était ivre, cramois. Il n'avait jamais autant ressemblé à notre père.

« Ce n'est pas une pute... » dis-je en bandant les nerfs de ma nuque.

« Ce sont toutes des putes ! » Il éructait, sa bave était blême, le canon du fusil oscillait entre le haut de mon crâne et le lustre de la cuisine en bois de cerisier. Il postillonnait beaucoup. Je ne comprenais plus rien à ce qu'il disait. Passées deux minutes de crise, il sortit sans un mot, le fusil sur l'épaule. Il ne claqua pas la porte comme à son habitude, et je vis sa silhouette orangée disparaître derrière la grange.

Une fois assis à la table de la cuisine, je me souviens m'être resservi un verre d'alcool.

On se dit toujours qu'un nouveau verre est meilleur que le précédent, non ?

Puis mon frère rentra, peut-être une heure plus tard.

« Je vais bazarder toute ta cochonnerie là-haut, demain tu auras enfin la tête au travail ! »

Je me souviens qu'il portait toujours le fusil sur l'épaule, et que sa figure était toujours aussi écarlate de rage.

Je me souviens qu'il est passé à côté de moi sans me regarder, j'entends toujours le bruit de ses bottes tintinnabuler dans l'escalier.

Je me souviens lui avoir couru après, et je me souviens m'être jeté dans ses jambes.

Nous avons basculé, roulé sur l'arrête polie de l'escalier. Nous sommes tombés l'un sur l'autre au bas des marches.

Ses mains cherchent mon visage, mes mains trouvent la gâchette du fusil.

Je me souviens de la méphitique odeur de poudre dans mes narines.

Je me souviens de la tête à moitié arraché de mon frère, puis plus rien.

Le matin, je brûlai nos vêtements, passai l'escalier à la javel, et jetai le corps de mon frère aux cochons.

Eux ne se souviendraient pas l'avoir bouffé jusqu'aux os.

Le yéti d'Albi

par Frédéric Jacquemet

Mardi. 21h00

Le haut du crâne d'Antonio, copieusement enveloppé de bande de gaze, comportait en son centre un renflement bombé qui était dû à l'épaisseur du pansement recouvrant les points de suture du docteur Perret.

Juliette lui avait même donné du « Caliméro », d'un petit air moqueur, après avoir achevé son œuvre paramédicale.

– Pire que le jour du derby d'il y a deux ans !

Antonio avait accusé le coup, mais n'avait pas jugé opportun de relancer le débat sur un sujet aussi épineux que le rugby.

Il en fallait pourtant plus pour décourager une Juliette hargneuse et ironique.

– Moi qui croyais que le bar allait te rendre plus raisonnable, je me suis trompée ... Tu as perdu la parole que tu me dis rien ? Ou c'est le coup de carafe sur la carafe qui t'a rendu néci ?

L'ironie tournait franchement à l'aigre et Antonio dut se résoudre à monter au front.

– Ecoute Pupu, j'y suis quand même pour rien si cet andòlfi de Gonzalve a pétié les plombs ! En plus, j'ai juste essayé de le calmer, ce con, et après, je me souviens de rien.

– Oui ! C'est exactement ce que je te dis ; comme le jour du derby. Tu ne te souvenais plus de rien il y a deux ans ! Que j'ai cru que tu allais rester idiot quand ils t'ont ramené !

A l'évocation de ce souvenir pénible, Juliette s'effondra en larmes.

Ce comportement étrange plongea son mari dans un abîme de perplexité.

En temps normal, Juliette gardait la tête froide, y compris au cours des sempiternelles disputes relatives au rugby.

Partagé entre la volonté de se justifier et la crainte des foudres qu'il risquait de s'attirer en commettant une bévue, Antonio finit par se décider pour la tendresse. Celle-ci présentait l'avantage de se passer des mots et du cortège de pièges qu'une discussion pouvait amener. Il se leva, grimaça car sa tête le faisait encore souffrir, puis se pencha pour enlacer sa femme avec toute la douceur dont il était capable pour son gabarit.

La réaction de Juliette fut vive et tranchante :

– Si tu te doutais un seul instant de ce que j'avais à te dire, tu n'oserais même plus me regarder en face

tellement tu te sentiras petit, tout petit de faire encore des frasques à trente ans. Et marié avec ça, et ...

Et, elle fondit en larmes pour la seconde fois, laissant son compagnon totalement désorienté.

– Heu, ce que tu voulais me dire, c'est quoi ?

Antonio tenta de se libérer du regard impitoyable de sa femme.

Il s'intéressa aux flocons épars qui s'abattaient sur la campagne immobile, mais cet échappatoire fut bref. Déjà, Juliette reprenait le contrôle de ses émotions et elle le lui fit savoir sans détours :

– Mon Lapinou, ce que tu dois savoir avant d'avoir la tête comme une carchoffle à force d'y prendre des coups, c'est que je suis enceinte de huit semaines et que, d'après le docteur que j'ai vu hier, tout à l'air de bien se présenter.

Passée la première vague de stupéfaction, Antonio reprit à bon compte sa première idée, quoique avec plus de vigueur et de spontanéité.

Il embrassa Juliette à l'étouffer.

Elle pleurait, elle riait, elle ne savait plus.

Ce qu'elle ressentait, c'était le bonheur d'être dans les bras confortables de son gros nounours d'homme.

Peu loquace, Antonio privilégia les gestes pour faire démonstration de sa joie. Il souleva sa compagne de la chaise où elle était assise, l'embrassa et l'emporta sans effort apparent, tout en douceur, vers la chambre dont il ouvrit la porte du bout du pied.

– Si tu crois t'en tirer comme ça Lapinou, c'est raté. Trop facile ta tactique. Tu dois d'abord me promettre de devenir vraiment raisonnable. Je veux un vrai père pour mes enfants, pas un innocent de presque deux mètres et de deux ans d'âge mental !

Antonio, dont les intentions se précisaient au fur et à mesure de leur conversation, accepta de promettre tout ce qu'elle lui demanda. Transporté de joie, de fierté et de désir, il abjura pêle-mêle sa passion pour l'ovalie, ses penchants pour le chahut et même, sa promesse d'entraîner les juniors du club pour la saison à venir.

Il mit tout de même des réserves à cet ultime reniement, au point que son engagement se noya vite dans les câlins et caresses dont il couvrit sa femme.

Mais Juliette trouva la force, et suffisamment de résolution, pour lui porter le coup de grâce.

– Même les juniors Lapinou, même les juniors. Car pour ce qui est des enfants, tu vas être gâté. A ce train-là, vaï, tu verras que bientôt, tu pourras monter ta propre équipe ... Si le spécialiste ne s'est pas trompé, nous allons commencer par des jumeaux, mon chéri ! Sous le coup de l'émotion, Antonio manqua lâcher Juliette et celle-ci ne dut son salut qu'à ses propres bras, solidement arrimés autour du cou de son mari.

Ils entrèrent dans la chambre en riant, se déshabillèrent mutuellement, tout en calculant combien de jumeaux seraient nécessaires à la constitution d'un effectif raisonnable.

Puis ils se turent, emportés vers d'autres sources de joie. La neige commençait à s'accumuler dans la cour de l'ancienne ferme, créant çà et là des amorces de congère. Le vent faisait virevolter des flocons de plus en plus gros. De fortes rafales donnaient parfois l'illusion que la neige pouvait remonter vers le ciel en tourbillonnant.

Abrités sous une épaisse couette de duvet qu'ils soulevaient avec régularité, les deux amoureux ne se souciaient guère de la bise qui soufflait au dehors.

Le dernier éclat de rire de Juliette se termina en soupir et l'ombre de la tête enturbannée d'Antonio prit sur le mur de la chambre des allures de ballon ovale.

Juliette ne s'en aperçut pas. Elle avait déjà fermé les yeux et partait pour d'autres rivages.

A suivre

Prière d'Insérer

Catalogue de romans à écrire

La Tectonique des croûtes

Le processus de cicatrisation des blessures de la psyché, c'est comme les croûtes de l'enfance. Après qu'elles se sont formées sur la matière abîmée, chair ou étendue d'âme, après que, peut être, l'inflammation est venue, puis repartie, après la survenue de diverses petites cloques, d'écoulements jaunâtres et collants, elles se densifient, elles se raccornissent, elles se fissurent. Et l'on aperçoit alors, à travers les lèvres d'une plaie reformée, la lave rose des intérieurs. Les plaques dures résultantes bougent selon les mouvements du corps, s'éloignent ou se chevauchent. Lorsqu'elles tombent surgit quelque chose d'autre, qui restera, rejetant dans le passé le parfait genou rond. Ainsi Cha Beldeleau commente-t-elle son nouveau roman. Une lecture sauvage est prévue ce soir ligne 2, wagon de queue.

Tro-mé info, gratuit quotidien

Plus belle la vie

Résumé polymestriel

Retenons deux trucs, parmi les péripéties des deux-trois mois écoulés.

Les histoires de gangsters qui continuent au delà des échecs sentimentaux de Bruno et de l'effacement de sa famille. Ca donne dans le trafic d'étrangers, pendant que Léo se découvre une paternité. Et la tentative de grossesse de Céline et de Virginie : on se projette quinze ans plus loin (qui pourraient se produire dans six-sept ans, si j'en crois mon expérience *Feux de l'amour*). Le reste, les amants des unes, les retrouvailles des autres, les épisodes de dépuclage interrompus par un événement léthal, les maladies incurables, c'est du pipi de chat. (Ou bien, je n'arrive pas à en absorber autant d'un coup.)

Ethylistiques

Pour contribuer : parisbarcelone@hotmail.com

Il s'agit de répéter à l'infini, mais de façon différente à chaque fois, l'information suivante :

Le réveil

(Comateux)

Sans doute était-ce un rêve, après tant d'années à attendre, chercher, t'attendre, me chercher. Le mirage d'une oasis lointaine dans la toundra glaciale de

l'univers impalpable du puits d'une nostalgie oubliée. Ou bien encore un voyage sans départ ni arrivée traversant le quotidien, l'inconnu et les plages d'un océan de vide. Des paysages familiers, une vitesse incontrôlable, un pas incertain, tout semblait infini et tellement mouvementé. Un orchestre au complet devait jouer sa partition à l'envers car, même si le public appréciait, riait, applaudissait, la mélodie qui ressortait des indescriptibles instruments n'arrivait à ma tête que sous forme d'explosions, de chuchotements, de sifflements... Pendant que certains touristes aboyaient en mâchant leur langue dans le but de faire du bruit, je revoyais des membres familiaux, des amis (je n'aurais d'ailleurs jamais cru que cet ami, que je connaissais depuis si longtemps, parlait le japonais, si c'était bien du japonais qu'il parlait). Dans un sentier perdu d'un coin de mon cerveau, j'essayais de me remémorer mon identité, des souvenirs d'une vie passée que je vivais maintenant pour le futur. Aujourd'hui est le demain d'hier mais aujourd'hui est aussi l'hier de demain. Je voyais dans ce panorama morbide, grotesque et gaiement aromatisé de fête et de joie des personnes que j'avais vues hier mais qui n'étaient plus que d'ondulantes statues de sable éphémères déformées et mouvementées par la vague du temps dont l'unité était dépassée. Et le parfum des rives du pays de l'oubli s'évapore...

Terrifiante

Obsession que de

Remporter une

Victoire

Incroyable dans le

Coma

Chroniques intimes

L'Ouragan

Cette nuit d'octobre 1987, une terrible tempête s'était abattue sur Quimper. Dans la chambre sous les toits, malgré les plaques d'isolant, le vent provoquait de véritables petites tornades de poussières. Dans son lit, Gaston écoutait, impuissant, la maison gémir et craquer de toutes parts. Un instant, il regarda un petit soldat de plastique tourbillonner tout comme la sorcière de l'Ouest dans l'œil du cyclone. Parfois au milieu des bourrasques, on entendait les branches ou les feuilles venir s'écraser sur le Velux, ou encore, au loin, le bruit d'un portail en ferraille qui claquait. Il ne manquait plus que Joe l'Indien n'apparaisse, tout droit sorti de *Tom Sawyer*, un couteau à la main, s'approchant menaçant, le visage déterminé, illuminé par des éclairs.

Pas question pour Gaston de se laisser envahir par ces peurs enfantines. À l'étage au-dessous, un bébé, sa petite sœur, venait d'arrêter de pleurer, et Françoise, sa mère, quittait la chambre de Yann, de cinq ans son cadet. L'ado tenait à donner l'exemple. D'en bas, Françoise, inquiète, lui demanda si ça allait et s'il voulait qu'elle laisse la lumière dans l'escalier. Gaston répondit par l'affirmative.

L'ampoule n'éclairait qu'un pan de l'affiche du *Roi et l'Oiseau* qui délimitait son domaine. À côté du lit, la

chaîne Amstrad avait la particularité d'être verticale, obligeant son utilisateur à visser les 33 tours. Gaston avait pris l'habitude de laisser la même face plusieurs jours de suite, bien dans l'esprit des *concept albums* des années 1970 qu'il était en train de découvrir. Il ne se lassait pas de *Fox Trot* de Genesis. Il se racontait de véritables films en l'écoutant.

Gaston faisait partie bien malgré lui de ce qu'on appelle avec mépris « la génération Goldorak ». Bien sûr, il n'avait connu de l'âge d'or du cinéma que sa représentation télévisuelle, *La Dernière Séance*, et ses premiers émois avaient plutôt été provoqués par Dorothee que par Bardot. La télévision avait déjà multidiffusé *La Grande Vadrouille* quand il alla voir pour la première fois un film en salle. Si Canal + et les magnétoscopes transformèrent l'acte d'aller au cinéma en « se regarder un film », la salle était devenue « complexe ». À en croire les magazines qui encombraient l'étagère murale longeant son lit, Gaston, du haut de ses quinze ans, semblait bien avoir choisi son camp. Il avait tremblé avec les « children » de *La Nuit du chasseur*, swingué avec Cab Calloway dans les *Blues Brothers*, s'était rebellé contre l'autorité parentale aux côtés de James Dean. Il avait eu la chance d'assister à des « dernières séances » bien à lui, non pas en compagnie d'Eddy Mitchell, mais de son père. Toutes les vacances parisiennes que Gaston passait avec son paternel étaient consacrées à cette passion commune.

Gaston lui téléphonait des heures entières pour lui raconter ses dernières trouvailles : *Intervista* de Fellini, *La Bamba*, la rétrospective Nanni Moretti qu'il avait vue intégralement. Il était question qu'il aille s'installer avec lui car celui-ci était en passe de devenir directeur d'une petite salle en province.

Gaston n'avait pas encore pris sa décision et, pour l'heure, tentait de se distraire de la lumière de l'escalier qui, après avoir rempli sa mission apaisante quelques minutes, se mit à tanguer au rythme de la maison, tout en grésillant, le filament sur le point de rompre. Paradoxalement, il fit appel à une référence télé pour s'occuper l'esprit, en se remémorant le générique de *L'Homme qui tombe à pic*. Les images de cascades ratées, comme l'avion qui détruit une cabane en bois et le gros homme qui se prend un boulet de canon, dédramatisèrent la situation. Cela l'aida à s'endormir.

Ce véritable ouragan donna à l'expression « faire rage » toute son ampleur. Des arbres du mont Frugy, bien peu résistèrent ; on ne compta pas le nombre de toits arrachés. La ville devait en garder longtemps les stigmates.

L'affiche de *Reinette et Mirabelle* traînait dans le caniveau devant le cinéma Les Arcades. Les caissons au-dessus de l'entrée claquaient au vent, pendant que M. Georges, le projectionniste, juché sur un escabeau, tentait de les refermer. C'est sur celui contenant l'affiche des *Ailes du désir* qu'il donna son premier tour de clef. Le visage de l'ange se reflétait dans le plexiglas sale. Cet après-midi, Gaston ira voir ce film et sa vie en sera changée. Il dort encore. Imaginez un fondu au noir passant de l'image de l'ange à celle de notre ado. Et, pendant que vous y êtes, choisissez le hit des années 1980 que vous

préférez ; c'est sur celui-là que tombera Yann en allumant la télévision.

Au rez-de-chaussée, l'enfant dans son pyjama Star Wars était debout le premier, déjà installé devant la télé et déjeunant. Françoise avait bien l'intention « d'assumer » : se lever et se hâter à la Fangio, comme à son habitude. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Elle prit la peine de réveiller gentiment Gaston, tout en lui demandant de s'occuper d'Alice, le temps qu'elle prenne sa douche.

Le premier réflexe du garçon fut de regarder par le vasistas l'étendue des dégâts. L'arbre de leur jardin avait résisté, mais pas la cabane à outils de la voisine dont le toit en tôle avait disparu. Il alla chercher le poupon dans la chambre de sa mère, puis rejoignit son frère dans le salon. Yann avait pris une posture de Ninja pour l'accueillir ; il se mit à danser en scandant « Y a pas école ! Y a pas école ! » pendant que Gaston posait le bébé dans son parc avant d'aller préparer un biberon. Marc Toesca introduisait votre deuxième morceau préféré de l'époque (vous aviez des goûts de chiotte !) quand Françoise, la femme libérée habillée tout en jean, fit son apparition. Elle prit le relais pour nourrir Alice. Et Yann fonça à l'étage pour profiter de la salle de bain.

C'est bien plus tard que Gaston adoptera le petit déj' « coffee and cigarette ». Sa mère profita de ce qu'il engouffrait une cuiller de céréales pour lui exposer le programme de la journée qui semblait avoir été décidé pour le bien de tous : « Il n'y a pas de bus scolaire à Pluguffan. Ils ont expliqué à Julie que Brizeux était fermé pour cause de sécurité. Va tout de même voir Olivier pour en savoir plus. Si l'école de Yann est fermée elle aussi, je le dépose chez Jean-Pierre avec les filles. » Elle sortit de son sac des tickets resto et un billet de dix francs : « Tiens, si jamais tu dois manger dehors. J'essaierai de repasser vers 17 heures, mais je pense que l'on dormira à Plugu. » Quand elle parlait de « on », Gaston devait comprendre « Yann, Alice et moi ». Françoise venait de faire passer la pilule comme elle pouvait. Depuis la naissance d'Alice, Gaston ne mettait quasiment plus les pieds chez son beau-père. À 15 ans, une telle autonomie vaut de l'or. Il restait donc le plus clair de son temps seul à Quimper, à aller au cinéma. L'architecte avait deux filles d'un premier mariage, Julie et Marianne. Mais ces braves gens n'interviennent pas dans notre histoire.

Yann dévala l'escalier, propre comme un sou neuf, portant la veste en jean de son frère trop grande pour lui, bariolée de badges. Il atterrit au milieu du salon, faisant un Moon Walk. La complicité entre les deux frangins ne faisait aucun doute. Gaston se rua sur le plagiaire pour récupérer sa veste en se défendant qu'à présent c'était de Prince qu'il était fan. Françoise en profita pour monter habiller Alice.

Quand, au bout du jardin, Françoise extirpa sa R5 du petit chemin de terre, Gaston se rendit compte que le jour se levait à peine, baignant le paysage d'un bleu éclatant. Il resta à la porte vitrée, un petit moment, à contempler « le calme après la tempête ».

Sa petite famille partie, Gaston avait bien l'intention de se la jouer *Folle Journée de Ferris Bueller*. Il fit hurler « Let's go crazy » de son idole, le temps de se préparer. L'adolescent, « enflé comme un flan aux pruneaux », Renaud dixit, moulinait à la manière d'un Wam, devant la glace de la salle de bain. Il paraissait trois ou quatre ans de moins que son âge et il devait encore montrer sa carte d'identité pour les films d'horreur, ce qui le vexait terriblement. Encore qu'au Chapeau rouge, il avait ses entrées. Bien avant ses 13 ans, il avait pu voir des films comme *Alien* ou encore les Romero. Pour le cinéma de genre, les années 1980 furent fructueuses. Chaque semaine ou presque, l'industrie du film proposait un bon gros nanar. Le dernier en date pour notre héros fut *Bad Test*, qui portait bien son nom.

Ses origines arméno-italiennes le typaient plutôt gitan que bigouden. Un avantage certain pour Gaston en ce qui concernait la drague en Bretagne. Il en usait allègrement. Il se coiffa longuement, testa plusieurs styles, car il espérait croiser Morgane. La veille dans la cour de récré, la jeune fille l'avait gentiment titillé au sujet de sa cinéphilie.

Tels Mc Fly et sa petite amie dans *Retour vers le futur*, ils étaient assis sur le dossier d'un banc. Emmitouffée dans un manteau de velours noir, ses bouclettes châtaines tombant sur une écharpe palestinienne rouge, Morgane avait bondi brusquement après avoir détaché de la veste de Gaston l'un de ses badges préférés, « la clef à mollette de Gérard Lambert ». Brandissant son butin de guerre, elle l'avait menacé :

– Avoue que ton discours du « tout voir », c'est juste pour mater les seins des meufs dans les bouses !

– Nan.

– Avoue que cette histoire de « sens critique », c'est seulement pour les beaux yeux de Julie Delpy dans *Mauvais Sang* et de l'autre, là, qui crie la bouche en cœur « *Herald tribune ! Herald tribune !* »

Gaston se leva à son tour et fit un geste de riposte que Morgane évita, tendant encore plus son bras vers le ciel.

– Si c'est comme ça je ne te parlerai plus de cinéma, grommela Gaston.

Malgré la cour bondée, ils entamèrent une poursuite. Utilisant un groupe de sixième comme bouclier, Morgane, mutine, continua :

– Comment tu fais pour voir autant de films ? Tu dors jamais la nuit. C'est pour ça que tu te rattrapes en classe ?

Elle n'avait pas tort et Gaston le savait :

– C'est arrivé qu'une fois et y avait eu *Blade Runner* à la télé. Viens là, toi !

Morgane reprit sa course et passa sous un préau avant de déboucher sur les terrains de sport, le cinéphage aux basques, pour finalement se cacher derrière un marronnier centenaire qui ne savait pas encore qu'il dissimulerait un ultime baiser d'ados.

Gaston avait un petit côté fleur bleue et depuis qu'il avait vu *West Side Story* à l'Odéon-Palace alors qu'il n'avait pas encore 7 ans, il ne boudait pas son plaisir devant une comédie musicale. Pour un film comme *Les Demoiselles de Rochefort*, il avait très vite oublié le gnangnan rose bonbon et savouré le rythme enjoué et la

réalisation soignée. Quand il fut enfin habillé d'une chemise et d'un pantalon provenant de chez Cassidy, magasin à la mode du centre-ville, à l'instar de son frère, il sauta les marches à grandes enjambées. Le bras du tourne-disque venait de se relever, plongeant la maison dans le silence, quand il franchit la porte.

À la hauteur de la cabane de jardin de sa voisine, il distingua l'étoffe à fleurs d'une blouse. La vieille dame était agenouillée, en train de ramasser des pots de confiture de mûres tombés durant la nuit. « Bonjour, Madame Lefouet, vous avez eu beaucoup de dégâts », s'inquiéta Gaston. Elle se redressa difficilement : « La cabane et le potager ! Tout est à jeter ! » Avec ses cheveux blancs elle avait l'air hirsute, elle tremblait un peu, visiblement choquée. Avec son accent breton à couper le beurre salé, elle conclut par « Oui, oui, une véritable catastrophe ». Gaston la quitta, un peu triste de la voir dans cet état.

A-t-on filmé une vue aérienne de Quimper ce 16 octobre 1987 ? Au plus haut du Frugy, devenu un champ de bataille jonché de tous ces hêtres tombés au combat contre les éléments, Gaston, lui, l'imagina, assis sur une plate-forme EDF en béton qui surplombait Quimper.

Survolons tout d'abord Brizeux, le collège de Gaston où des employés municipaux débitent à la tronçonneuse le tronc d'un arbre centenaire venu s'encastrier dans un mur d'enceinte ; puis le parking de la Glacière, dont les voitures dessinent une fresque chaotique et bariolée. Les réverbères qui longent la route de Douarnenez semblent jouer à « Un, deux, trois, soleil », tenant la dernière position dans laquelle le vent les a laissés. Nous croisons un grand nombre de toits éventrés dont les tuiles gisent çà et là. Rapprochons-nous du sol, tout en accélérant, pour longer l'Odéon, dont l'eau boueuse charrie des branchages et des débris de toutes sortes. Notre caméra imaginaire reprend son envol pour nous offrir un plan d'ensemble de Quimper. En son centre, la majestueuse et inflexible cathédrale Saint-Corentin exhale une blanche lumière d'automne apaisante.

Gaston s'accompagnait mentalement du « reggae gai de Guéret » du groupe Gwendal. Il avait passé son enfance en Bretagne et en avait adopté la musique. Il ne comptait plus les festou noz auxquels il avait participé. Il appréciait d'ailleurs toute sorte de musique traditionnelle. En boum, il avait charmé Morgane en lui dansant un mixte de kotchari, une danse arménienne, et d'une gavotte sur le « One, two, three » des Jackson Five. La musique world émergeait, ce qui n'était pas pour déplaire à notre mélomane.

Il était bel et bien allé chez son ami, Olivier, mais la maison de celui-ci ressemblait à l'annexe des collégiens désœuvrés. La mère gérait au téléphone une sorte de QG de crise pour parents d'élèves. Une bande de cinq à six boutonneux testait les possibilités du dernier Atari. Gaston partageait beaucoup des centres d'intérêt d'Olivier, comme les jeux de rôle et la SF. Pendant que celui-ci décapitait un méchant dans *Barbarian*, Gaston apprit que Morgane restait chez elle, à Plogastel-Saint-Germain. C'est à ce moment qu'il décida d'aller voir *Les Ailes du désir*, cet après-midi-là. Il repasserait sûrement,

comme à son habitude, vers les 19 heures, histoire de ne pas être complètement seul à l'heure du dîner. Olivier et lui devaient préparer leur prochaine partie de « Donjons et dragons ».

Serait-il devenu cinéophile, serait-il aussi solitaire, s'il avait grandi dans une autre ville ? Il en connaissait le moindre recoin et aimait faire tous ses trajets à pied. Il savait qu'il y avait un avant et un après séance de cinéma, depuis cette balade au bord de la mer avec ses parents, juste avant qu'il ne soit atteint d'une maladie infantile qui se déclara pendant la projection d'Astérix. Il se souvenait d'avoir souffert le martyr.

Le cinéma et sa ville conjugaient leurs efforts pour son bien-être. Il allait lire ses *Premières* sur les remparts de l'évêché, mangeant une crêpe achetée aux halles. Il passait des heures à la Boîte à musique et chez Ravi pour les livres. Une solitude remplie de culture. Rêvasser faisait aussi partie de ses plaisirs. Sur son perchoir, il se rendit compte qu'il ne lui restait plus que quelques minutes avant le début de la séance.

M. Georges descendait de son escabeau, quand Gaston déboucha de la rue Théodore. Ces deux-là se saluaient de la tête, depuis que le technicien des bacs à sable s'était plaint de la mauvaise projection d'*Excalibur* auprès de ce vieux briscard de la projection. L'histoire du cinéma s'écrit chaque mercredi et Gaston se dirigea vers les vitrines annonçant les prochaines sorties. Il attendait avec impatience celle des *Incorruptibles*. Il allait admirer De Niro dans le rôle d'Al Capone. Quand il longea les vitrines son regard croisa celui de l'ange de l'affiche. Aux caisses, devant lui, il reconnut Mme « Quand passent les cigognes », sa prof de math, qui hérita de ce surnom un jour de grève des professeurs, quand ils s'étaient retrouvées dans la salle où ce film russe était projeté. Faire l'école buissonnière avec l'une de ses profs, ce n'est pas banal. Il acheta son billet : *Les Ailes du désir* était projeté dans la plus petite salle.

Qu'est-ce qui fait que l'on va voir un film plutôt qu'un autre en salle ? Et pourquoi les quelques anonymes avec qui il allait partager ce moment de cinéma avaient-ils fait le même choix ? Ils occupaient à peine plus d'une dizaine de sièges et patientaient en lisant des magazines ou des journaux, le temps des réclames. Gaston obéit à un de ses rituels en s'installant au milieu du troisième rang. La plupart des salles étant encore en mono, le son venait de l'écran. De plus il avait le sentiment d'être dans l'image, quitte à devoir lever la tête. Les bandes-annonces pouvaient parfois marquer plus que le film. Celle de *Birdy*, avec la musique de Peter Gabriel, lui avait fortement plu. Gaston était à la recherche de l'instant de cinéma ; quand la magie opère dans l'obscurité de cette caverne. M. Georges la plongea dans le noir.

Le film venait de recevoir le prix de la mise en scène à Cannes. Et Gaston, malgré son obstination, était loin d'avoir tout vu. Il n'avait pas entendu parler de Wenders et leur première rencontra allait le marquer à jamais. La langue allemande représentait pour lui la langue des bons élèves et comme il voulait entretenir sa réputation de cancre, il avait pris espagnol en deuxième langue. Son premier cours consista à chanter « La Bamba ». C'est d'ailleurs tout ce qu'il apprendra dans cette discipline.

Cette main en gros plan écrivant à la plume sur une page blanche, pendant qu'une voix off récitait un obscur texte sur l'enfance, n'effraya pas Gaston. Il s'adapta à cette nouvelle musique. Même le générique gribouillé sur fond noir n'affecta pas son attention. Bien sûr, il aurait pu choisir « sport co », mais il n'était pas fan de l'ambiance des vestiaires. Le cinéma apportait au jeune homme, plus qu'une fenêtre sur le monde, une preuve de sa complexité. Gaston découvrit Berlin.

L'ange qui surveillait sa population pouvait entendre les pensées de ses habitants. Dans une scène de métro, un long travelling montrant le visage des voyageurs donna un sentiment de vérité à Gaston, sur le Berlin contemporain qu'on lui présentait. La photo en noir et blanc, et l'expression de mélancolie de l'ange, l'embarquèrent dans le récit. Il trouva superbe un plan dans une vitrine de vendeur de voitures. L'idée du reflet des néons sur le pare-brise et la mise en espace de ce lieu plurent à Gaston. Et quand il vit la séquence de la bibliothèque, il fut conquis. Le soin donné à la mise en scène était indéniable. Peter Falk, Nick Cave, l'intrusion du français par l'intermédiaire d'une trapéziste, puis celle de la couleur et même celle d'images d'archives sur la Seconde Guerre mondiale, le film évoluait en multipliant les propositions. Mordu, le Gaston !

Il n'était pas du genre à être en avance sur son programme scolaire, ce qui rendait parcellaire son savoir. Il avait vu la caméra de Samuel Fuller entrer dans les camps de la mort, puis *Au revoir les enfants* ; et avait ri au *Dictateur* de Chaplin. Il aimait aussi penser que le réalisateur ne s'adressait pas à lui. C'est ce qui lui avait plu chez Nanni Moretti avec ses prises de tête politiques dont seul un Italien, pensait-il, peut comprendre la portée. Un jour, le directeur du Chapeau rouge tenta de le dissuader d'aller voir *Le Camion* de Duras. Hé bien il se l'envoya. Il aimait, à l'instar de Boris Vian, « traîner dans des coinsteaux bizarres », mais lui c'était avec son œil.

L'ange redevenu humain, tenant dans ses bras son armure, traversait une rue du Berlin-Ouest colorée par les tags du mur, quand Gaston décida de prendre le parti du film. Cela aurait pu l'agacer, à la longue, cette errance dans la ville, mais le film était suffisamment rock and roll pour lui ; quant au côté mystique, il lui passait largement au-dessus.

Il sortit un peu groggy de la salle et retrouva Mme « Passent les cigognes » qui s'allumait une cigarette sous le porche des Arcades :

– Alors, « l'Argent de poche » (on se demande bien pourquoi elle l'avait baptisé ainsi), tu as aimé ?
– Faut que je digère, mais c'est très beau.

Leurs regards convergeaient sur l'autre rive de l'Odéon où des vitriers installaient des planches de bois, en lieu et place de la vitrine du bar Le Bretagne.

– La poésie du début c'est du Peter Handke – « Als das kind... » – et les gravures du générique sont de Heidi Ludi, précisa la prof, qui ne pouvait s'empêcher de tenter de l'instruire.

Gaston ne le nota pas vraiment. Il ne lisait pas les génériques et appréciait, depuis que son père l'avait

emmené voir *Passion* de Godard, de ne pas avoir les références pour pouvoir à loisir profiter de l'érudition des autres. (Il avait des pirouettes rhétoriques que l'on use jusqu'à la corde à 15 ans.) Ils avaient déjà eu cette conversation en classe quand Mme « Passent les cigognes » organisa une sortie pour l'expo *Maurits Cornelis Escher*. Dès que Gaston avait la possibilité de la distraire de son domaine privilégié, il en abusait. Elle l'aimait bien, mais ça ne l'empêchait pas de lui mettre des zéro en math. Elle expliqua à Gaston que son mari avait pris la voiture pour vérifier l'état de leur bateau à Concarneau et qu'elle craignait le pire. Celui-ci klaxonna au feu rouge. Tout en lui faisant un signe de la main elle conclut par un : « n'oublie pas tes exercices pour demain ».

Une chape nuageuse grise s'était abattue sur Quimper, accompagnée d'un vent glacial. Gaston remonta son col de veste et rentra ses épaules. Il ne lui manquait plus qu'une clope et un chapeau de cow-boy. Le long des quais, l'embouteillage rituel de fin d'après-midi s'était formé. Dans une 4L recouverte de soleils rouges sur fond jaune contre le nucléaire, un jeune couple typé baba cool tirait la tronche. Derrière eux, un berger allemand aboya au passage de Gaston, tentant de passer sa gueule dans l'ouverture de la fenêtre de son véhicule. Dans le rétro, il croisa le regard désolé et apeuré de la maîtresse dudit chien. Un camion de pompiers fit retentir son alarme et les conducteurs entamèrent des manœuvres compliquées pour lui laisser le passage. Gaston aurait bien imaginé *Le Beau Danube bleu* comme dans *2001* pour illustrer ce ballet. Il s'éloigna du tohu-bohu.

Une pluie fine commençait à tomber, Gaston pressa le pas. S'engageant dans la rue Rozmadec, il se retourna et admira de nouveau sa ville. Il fut soudain submergé par un sentiment de dernière fois. Il ne la reverrait plus jamais comme ça. Il ne vivrait plus de journée comme celle-là. C'est à ce moment-là qu'il prit sa décision : il allait s'installer chez son père.

Ça grimpait dru jusqu'à Terre-noire, son quartier, et c'est dans ce nouvel état d'esprit qu'il se mit à repenser aux *Ailes du désir*. Dans ce film, Berlin était meurtrie par son histoire, transformant ses habitants en âmes en peine. Le mur de Berlin aurait un tel pouvoir jusqu'à décolorer le paysage ? Après une longue absence comment Gaston imaginera-t-il sa ville ? En noir et blanc ou en couleur ? Arrivé à la hauteur du portail de Brizeux, il changea de trottoir car les lycéens avaient eu cours et sortaient. Il traça sa route. Des gouttes de pluie perlaient de ses cheveux dans son cou et le long de son nez. Il ressentit comme la présence de Bruno Ganz, l'ange. Non pas comme un croyant, mais comme un cinéphile. Cet acteur était fabuleux, de son visage émanait la profonde justesse des sentiments d'amour ou de compassion qu'un ange devrait avoir. Gaston alla le percher sur la flèche de la cathédrale. Très peu de trains empruntaient la ligne de chemin de fer qui passait en contrebas de sa petite maison. Du pont qui surplombait la voie, il avait pu voir la queue du train de marchandises de 16 h 30 disparaître au loin. Le temps qu'il traverse la rue et s'engage dans la venelle qui menait à sa maison, la pluie cessa, laissant place à une éclaircie.

Quand il arriva devant chez lui, l'impression d'une présence était encore plus forte, physique – accompagnée d'un pressentiment diffus d'un « trop calme ». Il longea la haie qui séparait son jardin de celui de Mme Lefouet, passant négligemment sa main sur le tronc de son pommier, heureux qu'il soit toujours en vie ; puis grimpa les trois marches de la porte d'entrée.

Aujourd'hui Gaston se rejoue cette scène au ralenti : Mme Lefouet gisant sur le gravier de son allée, cachée par la haie, tendant le bras, avant de pousser son dernier soupir, pendant qu'il passait nonchalamment. Il se souvient précisément du retour de Françoise. Il était à la fenêtre et la vit sortir en trombe de la voiture ; comme pour vérifier quelque chose, elle se pencha au-dessus de la haie ; puis extirpa Alice de son siège bébé ; la confia à Yann qui rentra à la maison en courant. La vieille dame n'avait pas supporté l'épreuve de l'ouragan et allait succomber le soir même à l'hôpital. Il se revoit s'occupant de son frère et de sa sœur, pendant que sa mère prévenait les secours. Il se souvient avoir pensé que sa rêverie cinéphile avait causé la mort de sa voisine.

Gaston repense à tout cela juste avant de revoir, vingt ans après, *Les Ailes du désir* en DVD. Il appuie sur play :

Une main en gros plan écrit, à la plume sur une page blanche.

Voix off en allemand : « Lorsque l'enfant était enfant, il marchait les bras ballants, voulait que le ruisseau soit rivière et la rivière fleuve, que cette flaque soit mer. Lorsque l'enfant était enfant, il ne savait pas qu'il était enfant, tout pour lui avait une âme et toutes les âmes étaient une. Lorsque l'enfant était enfant, il n'avait d'opinion sur rien, il n'avait pas d'habitude, il s'asseyait en tailleur, démarrait en courant, avait une mère rebelle et ne faisait pas de mines quand on le photographiait. »

Générique de début.

Stéphane Olohadjian

L'Ouragan, de Stéphane Olohadjian, a reçu le premier prix, en Rhône-Alpes, du Concours de nouvelles « Lire en fête au cinéma 2008 ».

Je l'ai lu, je l'ai entendu, je vais en parler

Conversation avec mon agent

Rob Long, Actes sud, 201 pages

Traduction Claudine et Gny-Patrice Sainderichin

Bavardages et pseudos bons conseils d'un scénariste de séries télé à Hollywood. Laissez cela aux accros de la série, d'ailleurs non distribuée en France.

L'Avenir de l'eau : petit précis de mondialisation II *

Erik Orsena, Fayard, 400 pages au moins

Un pavé qui se voudrait aussi un pavé dans la mare. Monsieur Orsenna nous avait habitués à des lectures plus alertes. C'est un peu lourd pour un sujet grave, un

peu indigeste pour un traité sur l'eau. On est content pour lui, avec ces magnifiques voyages qui lui ont permis d'écrire cet ouvrage et de faire aussi le tour des médias français. Trois quatre passages radios et autant de télévision nous ont révélé qu'il raconte de manière bien plus passionnante qu'il n'a écrit ce livre.

Le Serrurier volant *

*Tonino Benacquista et Jacques Tardy,
Estuaire, collection Carnets littéraires*

Un petit livre illustré, une histoire simple d'un homme simple qui vit une aventure assez exceptionnelle, racontée sans psychologie. Devenu convoyeur, il manque de mourir dans une attaque au fourgon blindé, puis deviendra serrurier et retrouvera ses bourreaux-voyous, avant de faire une « fin ».

Hiver arctique *

*Arnaldur Indridason, Métallé, 334 pages
Traduction Eric Boury*

J'avais une autre image de l'Islande, mais déjà, dans le roman les jarres adapté au cinéma, elle en avait pris un coup. Ça continue avec ce roman où l'on retrouve le même personnage, le commissaire Erlendur, hanté par un accident qui causa la mort de son petit frère quand il avait 10 ans et ses rapports difficiles avec ses enfants. Les enquêtes sont crédibles, la société islandaise nous semble bien décrite (et ce n'est pas très gai, cela nous rappelle les statistiques sur le suicide dans les pays nordiques privés de soleil trop longtemps). Bref, ce qu'on attend des bons polards.

L'Effet papillon *

*Pernille Rygg, L'Anbe noire, 302 pages
Traduction eric Eydoux*

Celui-là vient de Norvège, mais ça n'a pas l'air mieux, encore une déception pour ceux qui pensaient la Norvège moins glauque que l'Islande. Deux affaires très imbriquées, mais on ne le comprendra qu'à la fin. Oups ! non je n'ai pas dit la fin. Un policier très gros et très grognon, une psychologue chercheuse, des vies croisées, des enfants victimes d'une vieille vengeance. Un peu bavard mais juste.

Le Bourgmestre de Furnes *

Georges Simenon, Folio policier, 274 pages

Un Simenon sans Maigret, un village de Flandre et un personnage dur et fermé, apparemment insensible à tous les malheurs, même au sien. Pourtant, sa vie va basculer, mais avec Simenon il ne faut pas s'attendre à une étude psychologique. C'est du brut, des faits, des descriptions, seules quelques réflexions *in petto* nous permettent d'en comprendre un peu plus, du moins c'est ce que nous croyons.

Zo, Stéphane Olohadjian, Sarah Lempert, Robert Strauser, Paul Gilles, Nicolas Folch, Gatien Noé, Frédéric Jacquemet, Edouard Strauser, Charlotte Bayart-Noé, Corinne Haddad ont participé à ce numéro ainsi que l'équipe des Ethylistiques.

Banal oublié**

Gary Victor, Vents d'ailleurs, 186 pages

Mise en abyme, un romancier voit son personnage lui échapper et écrire à sa place son aventure dans un Haïti irréel. Mais les meurtres ont-ils réellement eu lieu ? Et l'inspecteur qui enquête nous apportera-t-il la lumière ? A moins que les courriers échangés avec l'éditeur ne nous renseignent ? Pas sûr.

Zulu*

Caryl Ferey, Gallimard Série noire, 393 pages

Etonnant polar sud-africain, mais écrit par un normando-breton amoureux de la Nouvelle-Zélande. Enfant, Ali Neuman a fui le Bantoustan du KwaZulu pour échapper aux milices de l'Inkatha, en guerre contre l'ANC, alors clandestin. Aujourd'hui chef de la police criminelle de Cape Town, vitrine de l'Afrique du Sud, Neuman doit composer avec deux fléaux majeurs : la violence et le sida, dont le pays, première démocratie d'Afrique, bat tous les records. Les choses s'enveniment lorsqu'on retrouve la fille d'un ancien champion du monde de rugby cruellement assassinée dans le jardin botanique de Kirstenbosch. On pourrait dire que c'est un vrai roman noir s'il n'y avait de lourds relents du racisme et de l'appartenance dans cette histoire.

Par Action et par Omission*

*P.D. James, le Livre de poche, 533 pages
Traduction Denise Meunier*

Où l'on retrouve Dalglish dans une aventure à la Maigret ou à la Bellamy, vu qu'il est en vacances, mais bon, il y des meurtres, et que, même, il pourrait être suspect. Bon, faut pas exagérer, mais comme c'est un ennemi intime qui mène l'enquête, on ne sait jamais. C'est du PD James *as usual*, mais tant qu'on ne s'en lasse pas et qu'on ne s'en fait pas des overdoses...

Gloire **

*Daniel Kehlmann, Actes Sud, 175 pages
Traduction juliette Aubert*

C'est neuf, c'est jouissif, c'est intelligent. On en redemande, il paraît qu'en Allemagne ce jeune auteur rencontre un grand succès, c'est tant mieux.

Robert Strauser

Mille excuses

volées à Edouard

J'ai pas pu être à l'heure parce que mon T-shirt était dans le tiroir de ma mère.